

Le maréchal de camp Jean Passelac valeureux officier sous la Révolution et le 1^{er} Empire

Il y a un peu plus d'un an, la pose d'une plaque sur la tombe du maréchal de camp Jean Passelac au cimetière de Bozouls (sur l'initiative de l'Association pour la Conservation des Monuments Napoléoniens) donnait lieu à une cérémonie d'hommage audit cimetière (le 28 septembre 2022) à laquelle assistèrent de nombreuses personnalités, dont le maire de la commune de Bozouls. Ce faisant, un valeureux officier ayant combattu aux temps de la Révolution et du 1^{er} Empire fut sorti de l'oubli. C'est avec le grade de colonel que Jean Passelac acheva sa carrière militaire alors que ses supérieurs ne cessaient de réclamer pour lui un avancement bien mérité, souhaitant le voir promu au grade de général de brigade. Par une ordonnance royale en date du 29 mai 1822, et alors qu'il était à la retraite, Jean Passelac fut enfin élevé au grade de maréchal de camp (l'équivalent de général de brigade) mais seulement à titre honorifique...

SON PARCOURS DE MILITAIRE JUSQU'EN 1804

C'est à Bozouls, plus précisément au manoir de Peyrolles, que Jean Joseph Passelac vit le jour. Venu au monde le vendredi 19 novembre 1773 et baptisé dans la même journée, il était le fils d'Antoine Passelac et de Marie Monteils, un couple d'agriculteurs relativement fortunés. Par contre, nous ignorons tout de son enfance et de son adolescence. Très vraisemblablement, il eut l'occasion de faire des études. Du reste, le fait qu'il débutât dans la carrière des armes, le 1^{er} avril 1792, avec le grade de sous-lieutenant prouve qu'il jouissait d'une certaine instruction, instruction que l'on mit d'abord au service du 24^e régiment d'infanterie. Nommé lieutenant le 23 juin 1795, il est ensuite affecté, comme adjoint, à l'état-major du général Vandamme le 9 octobre 1795. Progressant rapidement dans les grades en cette période révolutionnaire, il devient capitaine le 25 décembre 1796. Incorporé à la 48^e demi-brigade le 5 décembre 1797, il est appelé, le 20 avril 1798, aux fonctions d'aide de camp auprès du général Barbou. Jean Passelac participa à plusieurs campagnes, que ce fût dans l'armée du Nord, dans l'armée du Rhin ou encore dans celle de Batavie. Pendant la campagne de Hollande, il fut fait prisonnier par les Anglais au cours de la bataille de Bergen (19 septembre 1799) mais très vite libéré le 7 octobre 1799. Trois jours après, il est promu, par le général Augereau, au grade de chef d'escadron provisoire. Cette nomination sera confirmée par un arrêté du Premier consul en date du 2 août 1801. A la bataille de Nuremberg, qui eut lieu le 18 décembre 1800, Jean Passelac se distingua tout particulièrement, au point d'être cité dans le rapport du général Andréossy, chef d'état-major de l'armée Gallo-Batave, pour son zèle et sa bravoure. Aussi, c'est sans surprise que nous apprenons qu'il reçût la médaille de la Légion d'honneur en 1804, faisant partie de la première promotion de cet Ordre prestigieux. Après, nous perdons sa trace pour le retrouver, en 1808, à l'armée d'Espagne.

FAITS D'ARMES DE PASSELAC EN ESPAGNE

Depuis le 2 mai 1808, date du soulèvement de la population madrilène, c'est tout le peuple espagnol qui avait déclaré la guerre aux Français, s'attaquant sans répit à nos troupes stationnées sur le territoire de la péninsule ibérique. Afin de rétablir une situation largement compromise et remettre son frère Joseph sur le trône d'Espagne, Napoléon franchit les Pyrénées à la tête de 120.000 hommes au mois de novembre 1808. Parmi ces hommes, se trouvait Jean

Passelac qui, après la campagne éclair et victorieuse de Napoléon, resta attaché à l'armée d'Espagne. Affecté au 117^e régiment d'infanterie de ligne, il faisait donc partie de ce corps d'armée de 40.000 hommes dont le général Suchet avait reçu le commandement pour contrôler l'Aragon ainsi qu'une partie de la Catalogne. En 1811, de récents événements obligèrent les troupes françaises à repartir en campagne. Ainsi, Suchet reçut-il d'abord l'ordre de s'emparer de Tarragone qui servait de soutien à l'armée insurrectionnelle de Catalogne et était la clef de Valence. Toutefois, prendre Tarragone n'était pas une mince affaire, car cette cité était puissamment défendue, avec des remparts, des bastions, des forts, une nombreuse artillerie, une garnison de 18.000 hommes et un accès sur la mer lui permettant d'être ravitaillée par la flotte anglaise. Parti avec seulement 20.000 hommes, le général Suchet arriva sous les murs de Tarragone le 4 mai 1811. Ne se décourageant pas devant une telle citadelle, il résolut de l'attaquer par deux côtés à la fois : par le fort de l'Olivo (le fort le plus haut perché et, de ce fait, le plus imprenable) et par les terrains bordant la ville basse. Il fallut plusieurs jours de combats pour se rendre maître du fort de l'Olivo, mais celui-ci finit par tomber le 29 mai. Ce fut ensuite au tour du fort du Francoli d'être pris dans la nuit du 7 au 8 juin. De son côté, l'artillerie française réussit à faire trois brèches dans les fortifications de la ville basse, brèches dans lesquelles s'engouffrèrent, le soir du 21 juin, trois colonnes d'attaque respectivement commandées par les colonels Bouvier, Fondzelski et Bourgeois. Enfin, le dernier assaut, celui de la ville haute, fut donné le 28 juin au soir. C'est au général Habert que revint l'honneur de diriger l'attaque. Il entraîna à sa suite quelque 1.500 hommes provenant des compagnies d'élite des 1^{er} et 5^e léger, des 14^e, 42^e, 114^e, 115^e, 116^e, 117^e et 121^e de ligne et du 1^{er} régiment polonais de la Vistule. Il fut épaulé, dans son action, par une seconde colonne menée par le général Ficatier. Dans le même moment, le général Montmarie, placé à la tête des 116^e et 117^e de ligne, essayait d'enlever, par escalade, la porte du Rosaire. Bien entendu, Jean Passelac était au nombre des attaquants et il parvint à se distinguer au milieu de tous ces braves. Après presque deux mois de siège, Tarragone finit par tomber, laissant entre les mains des soldats de Suchet 300 bouches à feu et 10.000 prisonniers. De retour à Saragosse, Suchet y trouva son bâton de maréchal. Néanmoins, d'autres combats l'attendaient. En effet, il reçut l'ordre de marcher sur Valence et de se mettre en route dès le 15 septembre. Parti à la tête de 22.000 hommes, il arrêta ses troupes, le 22 septembre, lorsqu'il fut en vue de Valence. Avant de s'emparer de cette ville, protégée par toute une armée, il lui fallait d'abord prendre la forteresse de Sagonte (située à 25 km au nord de Valence), ne pouvant laisser 3.000 soldats ennemis sur ses arrières. Toutefois, la forteresse, au sommet d'une éminence aux pentes abruptes, se montra inexpugnable, faisant de nombreuses pertes dans les rangs français. C'est alors que survint un événement que Suchet appelait de ses vœux : l'armée de 30.000 hommes (sous les ordres du général Blake) qui stationnait à Valence sortit de la ville pour se porter au secours de la garnison de Sagonte. Le 25 octobre 1811, le maréchal Suchet disposa 18.000 hommes en ordre de bataille pour faire face à l'armée ennemie tandis que l'artillerie de siège continuait à pilonner le fort de Sagonte. Dès le début du jour, les troupes du général Blake s'ébranlèrent sur toute la ligne. Ayant repéré un mamelon au beau milieu du champ de bataille, Suchet ordonna au général Harispe de s'y établir. Cependant, les Espagnols s'emparèrent de ce petit mont avant les Français. Ce qui n'empêcha pas Harispe de le leur reprendre, ce dernier les ayant délogés avec le seul 7^e de ligne qui chargea baïonnette baissée. Après cette prise, Suchet résolut de couper l'armée ennemie en deux en faisant avancer la division Harispe placée au centre. A un moment, l'artillerie de cette division se trouva dans une fâcheuse posture après s'être un peu trop avancée. De fait, elle fut prise à partie par toute la cavalerie ennemie dirigée par le général Caro. Fort heureusement, cette cavalerie fut stoppée net par les tirs du 116^e de ligne. Puis, ce fut au tour du 13^e de

cuirassiers d'entrer en scène. Les « gros talons », comme on les appelait, ne firent qu'une bouchée des cavaliers ennemis puis fondirent sur l'infanterie de la division Lardizabal qui, enfoncee et sabrée, ne trouva son salut que dans la fuite. Il ne restait plus à Suchet qu'à lâcher ses deux ailes jusqu'ici retenues pour sceller le sort de la bataille. Lors des derniers affrontements de cette journée, Jean Passelac se distingua une nouvelle fois. En effet, placé à la tête d'un bataillon du 117^e, il enfonça la réserve de l'armée de Blake. Plus précisément, il chassa l'ennemi des hauteurs de Puig et s'empara de cinq canons, ce qui lui valut deux citations à l'ordre de l'armée. Par la suite, Passelac eut encore l'occasion de se faire remarquer dans plusieurs combats de la guerre d'Espagne.

De retour en France, au début de l'année 1814, on lui donna le commandement d'une brigade à l'armée de Lyon. Mais l'épopée impériale s'acheva cette année-là, laissant la place à la Première Restauration ; et c'est avec le grade de colonel que Passelac fut renvoyé dans ses foyers, devenant un de ces fameux « demi-soldes ». Néanmoins, il fut décoré de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis le 19 juillet 1814. Remis en activité le 11 juin 1816, comme chef d'état-major de la 8^e division, puis de la 7^e division, il prit finalement sa retraite le 1^{er} avril 1822. Par une ordonnance royale en date du 24 avril 1822, sa pension, en tant que colonel d'infanterie, fut fixée à 2.400 francs. Au mois de mai suivant, une autre ordonnance l'éleva au grade honorifique de maréchal de camp. Enfin, par décret impérial du 21 octobre 1854, Jean Passelac fut promu au grade d'officier de la Légion d'honneur. Près de deux ans plus tard, soit le 20 septembre 1856, Jean Passelac, alors domicilié au château d'Aubignac, décédait dans cette demeure à l'âge de 82 ans.

Pascal Cazottes